

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 14 (1876)
Heft: 3

Artikel: La maison
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183681>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Arrivé sur le pont de Glayre, l'animal fit le récalcitrant : Quand Jean-Louis avançait, le cochon reculait et *vice-versa*. Tantôt il allait se heurter contre le parapet, tantôt il se raidissait sur ses jambes et s'opiniâtrait à rester sur place, malgré les énergiques admonestations de son maître.

Au moment le plus chaud de la lutte entre ces deux voyageurs, vient à passer un jeune dandi d'Yverdon qui se promenait par-là en fumant un Grandson. Celui-ci s'en donnait à cœur joie, en voyant notre paysan courir la chance de ne jamais pouvoir arriver à destination avant la nuit : Le jeune Yverdonnois, s'approchant de lui en ricanant, lui dit :

« Que diable faites-vous là, vous deux?... d'où êtes-vous?...

— Dé io ie su?... répondit le Bullaton, mé ie su dè Bullet, et l'autre, ajouta-t-il en montrant l'animal qu'il venait d'acheter, l'autre... l'est d'Yverdon!...



Un industriel assez naïf entre l'autre jour dans une de nos banques et s'arrête un instant à contempler un des employés occupé à copier des lettres à la presse.

— C'est pourtant bien commode, lui dit le Lau-sannois, comme ça va bien!... J'aimerais bien en avoir une ainsi.

Puis reprenant après un instant de réflexion : « Mais alors, monsieur, est-ce que ça copie toutes les fautes?... Je n'ai pas beaucoup d'orthographe et vous comprenez...

— Je crois, répond l'employé, qu'on en fabrique maintenant qui corrigent les fautes tout en copiant.

— Chez qui trouve-t-on ça?

— Je ne sais. Voyez un peu chez MM. Peneveyre et Krieg ; ils en auront probablement reçu.

— Bien obligé, monsieur ; j'y vais de ce pas.



Onna démdanda ein mariadzo.

On valet que s'étai boutâ ein téta dè sé mariâ, s'ein va tsî l'assesseu, qu'avâi grossa courtena et dué felhiès.

— Bondzo, assesseu, que l'ai dit.

— Adieu m'n'ami, que dis-tou dè bon?

— Holâ vouaïquie, voudré vo deré oquié.

— Et quiet?

— Yé einviâ dè mè mariâ et vîgno vo démandâ se vo volliâi mè bailli iena dè voutrè felhiès?

— Hô vouaïquie ! ne dio pas na ; t'es on bon soudzet, t'es dè bouna maison... quiè oï, ye vu bin, mâ la quinna vâo-tou, la Lizette âo bin la Marienne?

— Oh ! ne mè tsau pas la quinna, mè foto atant dè l'ena què dè l'autra !



Un paysan visitant Genève pour la première fois, entra dans la boutique d'un changeur et lui demanda ce qu'il vendait : « Des têtes d'ânes, mon ami.

— Ah ! parbleu, vous en avez donc un grand débit; il ne vous en reste plus qu'une. »



LA MAISON

M. X. Marmier, de l'Académie française, a fait à la séance annuelle des cinq académies de Paris, une émouvante lecture sur la maison, c'est-à-dire le foyer. Nous reproduisons les passages les plus intéressants de cette étude.

* * *

LA MAISON ! — s'est écrit M. Marmier, — à ce mot que d'idées s'éveillent à la fois dans l'esprit et dans le cœur ! La maison, le cercle de la vie, la joie du foyer dans la joie de l'âme, le refuge dans la douleur, le trésor des vraies affections....

La Bible célèbre la femme forte qui dirige le travail de la maison ; la légende romaine proclame la vertu de la matrone qui garde la maison ; les rois et les héros se glorifient d'accroître la gloire de leur maison. Le sage se félicite d'avoir en sa petite maison assez de place pour recevoir ses amis, la fière Angleterre exprime son sentiment de liberté individuelle par cet axiome : *La maison de chaque Anglais est sa forteresse.*

Parmi les indigènes de la Nouvelle-Zélande, la maison est une propriété sacrée. Quand un homme meurt soit de mort naturelle, soit dans un combat, personne n'oserait prendre possession de la hutte qu'il occupait. On la laisse tomber en ruines, sans oser même détacher une parcelle de ses débris.

Dans les diverses contrées du globe, sous le ciel ardent des tropiques, sous le ciel glacial des régions polaires, chaque famille humaine doit avoir son foyer domestique, son abri pour les mauvais jours, son asile pour la nuit. Mais au sud et au nord, à l'est et à l'ouest, en ce temps d'universel progrès, combien de millions et de millions d'êtres en sont encore, dans la disposition de leur demeure, à un état incroyable d'indolence et de sauvagerie!...

* * *

De tous les moyens de comparaison dont on peut se servir pour apprécier la condition des diverses légions humaines, l'architecture est l'un des plus positifs. Des palais de nos grandes villes aux *wigwams* des forêts de l'Amérique du Nord, quelle distance ! quel abîme ! Et l'agencement des diverses parties du *wigwam* exige encore une certaine industrie.

Plus simple est le travail des naturels de la terre de Van Diemen. Ils mettent le feu à un arbre de large dimension et, par ce moyen, y font une excavation de cinq à six pieds de hauteur et de plusieurs pieds de profondeur. Une famille s'installe là comme dans une guérite. Au pied de cette guérite, elle étend une couche de terre glaise sur laquelle elle peut allumer un brasier pour faire cuire ses aliments. L'autre côté de l'arbre reste intact. La sève y circule sans obstacles, et ses rameaux se couvrent de fleurs et de fruits.

Au dernier degré de l'échelle humaine sont le Boschman de la race des Hottentots, l'Indien de la race des Yamaricos et l'insulaire de la Terre de Feu.

Les Hottentots, les primitifs habitants de l'Afrique australe, ont été dépossédés de leurs domaines par les Cafres, comme les Peaux-Rouges par les Américains, et les Lapons par les Suédois. Ils ont été graduellement refoulés jusqu'au bord de la mer et se sont divisés en plusieurs tribus : Balalas, Basoutos, Boschman.

Les Hottentots, avec leur visage aplati, leurs pommettes saillantes, leur nez fendu comme celui du bouledogue, leurs membres grêles, leur corps sans cesse enduit d'un mélange de graisse, de suie et de cendre, sont horriblement laids. Plus laids encore, plus sales, plus dégradés sont leurs cousins germains, les Boschman.

Les Hottentots se construisent des huttes en forme de ru-

ches, affreuses images des ruches d'abeilles. Mais, dans ces étroites enceintes hermétiquement fermées, ils sont à l'abri des mauvais temps. Ils se délectent à manger des viandes à moitié crues, assaisonnées, à défaut de sel, avec des cendres de bois vert, et ils dorment sur des peaux de bœuf.

Le Boschman n'a point un tel luxe. S'il trouve dans les rochers une excavation qui le préserve de la pluie, il en fait sa demeure, il s'y blottit comme un renard; sinon, il pénètre au milieu d'un amas de buissons, creuse un trou en terre, le garnit d'herbes sèches, réunit à leur sommet les branches des arbustes, et voilà son toit, voilà son repaire.

Il ne laboure aucun champ, il n'a ni pâturages, ni troupeaux, pas même un animal domestique, si ce n'est un pauvre chien d'une race chétive. Il n'a pour tout bien que ses flèches, dont la pointe est imprégnée d'un poison mortel. Avec ses flèches, il s'en va à la chasse des animaux sauvages, et ce qui l'attire bien plus que la chasse, c'est le pillage, quand il peut sans trop de périls s'y livrer.

Dans l'Amérique du Sud, il se trouve, dans la république de Venezuela, une tribu d'Indiens qui a construit des cabanes au sein du lac de Maracaibo...

Les Indiens du Maracaibo vivent dans leurs paisibles demeures construites sur pilotis. On ne les compte point au nombre des populations civilisées. Ils n'ont point de journaux et point de chemins de fer. Ils ne connaissent pas les douces agitations des jeux de la Bourse, ni les charmes des discussions parlementaires. Mais les missionnaires espagnols les ont convertis au catholicisme. Au milieu de leurs villages s'élève une chapelle construite aussi sur pilotis. La croix qui la surmonte se reflète dans le miroir des eaux. Sa cloche sonne l'*angelus* dans cette solitude du Nouveau-Monde; à l'heure des offices, les canots de famille se rangent au pied de son portail, et les fidèles indiens s'agenouillent pieusement dans son enceinte.

Lorsque les Espagnols arrivèrent dans ces parages, l'aspect des habitations aquatiques du Maracaibo les fit songer à Venise, et ils donnèrent au pays où ils les découvraient le nom de Venezuela...

La tente du Lapon est composée de quelques pieux dont on enfonce la pointe dans le sol, et que l'on recouvre de lambeaux d'étoffe grossière ou de peaux de renne. Au milieu de cette étroite enceinte est le foyer où l'on allume des faisceaux de broussailles humides, qui produisent une fumée épaisse, nauséabonde, suffocante. Là, tandis que la femme prépare le repas du jour ou prend soin des enfants, le Lapon est accroupi sur le sol, inerte, silencieux, les mains plongées dans les larges manches de sa tunique, le visage impassible.....

M. Marmier décrit ensuite le foyer des peuplades qui, de siècle en siècle, ont conservé leurs habitudes primitives, les Kirghiss, les Kalmoucks, et les mœurs des habitants de l'archipel aléoutien, qui vivent dans des trous creusés dans la terre humide, et il termine par ces mots :

De cette excursion à travers tant de malheureuses contrées et tant d'habitations sauvages, je reviens à notre pays de France. Ah! le noble et doux pays! Quels que soient parfois ses erreurs et ses emportements, comme on doit l'aimer! Comme ils doivent être reconnaissants envers la Providence; ceux à qui elle a donné, aux champs ou à la ville, sur ce soi si fécond, dans cette note si charmante, l'honnête bercea u' l'atelier du bon travail, le sanctuaire de la famille et la maison — petite ou grande!

M. de Blaville, intendant de Languedoc, avait un secrétaire fort bête. Il se servait un jour de lui pour écrire au ministre, sur des affaires très importantes, et il dicta ces mots : « Ne soyez point surpris de ce que je me sers d'une main étrangère pour vous écrire sur cet objet; mon secrétaire est si bête,

qu'en ce moment il ne s'aperçoit que je vous parle de lui. »

Un étranger fort original entre un jour chez un de nos receveurs de district pour donner avis qu'il est propriétaire d'un chien et se mettre en règle au sujet de l'impôt.

Il demande à un employé : « Est-ce ici le bureau des chiens?

— Oui, monsieur, lui répond celui-ci : donnez-vous la peine de vous asseoir! On va vous inscrire!

Un chasseur demandait à un campagnard un renseignement que celui-ci ne semblait pas comprendre.

— Mais vous êtes donc bête à manger du foin? s'écria le questionneur impatienté.

— Ah! monsieur est bien bon de se retirer les morceaux de la bouche pour moi, répondit le naturel des champs de son air bonasse.

Le chasseur disparut sans regarder derrière lui.

La question de l'éducation des enfants traitée par le *Journal des Jeunes Mères*:

Je connaissais une maman qui possédait une charmante petite fille de trois ou quatre ans, dont la santé délicate rendait en quelque sorte l'éducation assez difficile.

Ce n'étaient que concessions sur concessions, rien que pour obtenir du bébé, qu'il consentit à prendre les médicaments ordonnés par le docteur.

Or, un jour que la pauvre petite avait commis une de ces fautes, — bien connues, — comme de crier à propos de rien ou de grimper sur les fauteuils, sa mère lui dit gravement :

— Tu m'as désobéi ; tu n'auras pas ton huile de foie de morue demain matin!

Or, il faut vous dire que chaque jour, c'était une véritable cérémonie pour accepter ce dont sa mère la menaçait de la priver.

Le lendemain, elle supplia pour avoir sa cuillerée habituelle de l'huile nauséabonde dont la suppression était un châtiment.

On tint bon, elle n'eut pas « son huile » ce jour-là, et depuis, on fait de la petite tout ce qu'on veut rien qu'en lui disant :

— Tu sais, tu n'auras pas ton huile!

L. MONNET.

THÉATRE DE LAUSANNE

DIRECTION DE M. A. VASLIN

Dimanche 16 Janvier.

LA DAME AUX CAMÉLIAS

pièce en cinq actes, par A. DUMAS fils

La Belle-mère a des écus,

vaudeville en trois acte.

Les bureaux ouvriront à 6 $\frac{1}{4}$ h. On commencera à 6 $\frac{3}{4}$

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY